

Les grands de demain sont au Festival du court-métrage

CINÉMA Il y avait des centaines de candidats à la sélection officielle

► Voici les 10 films belges à ne pas rater, au Festival du court. ► Horreur, animation, drames, délires... Voici nos choix.

Ils ont pour la plupart un peu plus de vingt ans. Et font leurs grands débuts, au Festival du court-métrage de Bruxelles, sur grand écran.

Dès ce soir, et jusqu'au 4 mai, on peut assister à ces débuts. Nous pointons ici, en toute subjectivité, une dizaine de films. En pariant sur l'avenir de ces créateurs, qui seront, pour d'aucuns, les grands de demain.

Junkyard, de Hisko Hulsing. Film d'animation (le troisième de Hulsing, coproduction belgo-hollandaise) d'une maîtrise esthétique et narrative remarquable.

Bowling killers, de Sébastien Petit. Ce premier film tient de l'exercice de style burlesque. C'est du Tarantino belge, sauce dikkeneek.

Intus, de Gary Seghers. Premier film. Jérémie Rénier dans le rôle d'un homme emmuré, dans une chambre kafkaïenne peuplée de cauchemars.

Mont Blanc, de Gilles Coulier. Sélectionné à Cannes parmi les neuf candidats à la prochaine Palme d'or du court, c'est le portrait d'un père et d'un fils tenant, avec le mont Blanc pour témoin, de réapprendre à se parler.

Betty's blues, de Rémi Vandeneutte. Film d'animation coloré et vif autour d'une légende du blues noir de Louisiane.

Chambre double, de Mathieu Mortelmans. Premier film, inquiétant et sombre. L'horreur n'est pas loin. Allô, Polanski ?

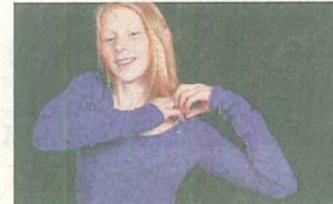
Un monde meilleur, de Sacha Feiner. Le plus dingo et baroque des films en présence. Terry Gilliam y retrouverait ses petits.

Charles Lanners, le premier Lanners, de Ward Colin et Jules Comes. Faux docu, plutôt drôle et bien fichu, sur le frère inconnu (et malheureux) d'un parvenu du cinéma... Bouli Lanners.

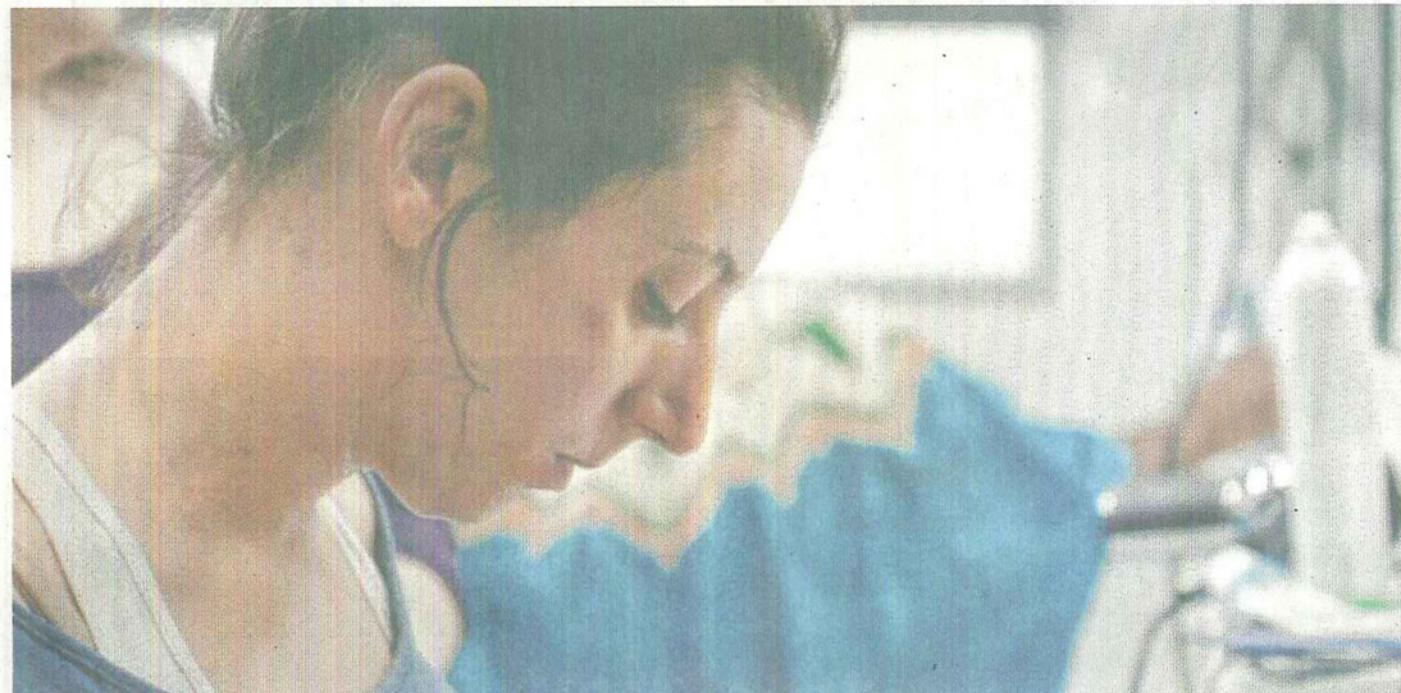
Dood van een schaduw, de Tom Van Avermaet. Nominé aux Oscars en février dernier, interprété par Matthias Schoenaerts. Un conte magique et cruel sur l'étrange vie des morts.

Electric indigo, de Jean-Julien Colette. Ça part fort, sur une idée de comédie très brigitaine. Puis, ça vire au drame et l'on change de film. ■

NICOLAS CROUSSE



De gauche à droite : *Un monde meilleur*, Charles Lanners, *Electric indigo* et *Junkyard*. En-dessous : *Rae*, d'Emmanuelle Nicot © DR



De gauche à droite : *Dood van een schaduw*, *Chambre double*, *Betty blues* et *Bowling killers* © DR

Les beaux débuts d'Emmanuelle Nicot

Elle vient des Ardennes françaises (Angecourt), à deux pas de Bouillon. Elle a fait, après un passage par Reims et Lille, son écolage à l'IAD, et garde en passant le souvenir ému d'un professeur, Philippe Vismara. Après de premiers essais dans le cadre de ses études de cinéma, la voilà qui signe un premier film, *Rae*, présenté ce jeudi soir à Flagey, au Festival du court-métrage.

Elle a vingt-sept ans, avoue d'emblée qu'elle est très peu cinéphile («je suis d'une inculture extraordinaire»), porte néanmoins aux nues le cinéma social d'un Ken Loach («celui de It's a free world»), et disons-le tout de suite : son premier court-métrage public crève l'écran. Sangvin, physique, sensoriel, tout en émotion, *Rae* est emmené par deux comédiennes formidables, Anaïs Moreau et Isabelle



Emmanuelle Nicot © DR

De Hertogh.

La puissance dramatique du sujet ainsi que la maîtrise à développer un thème aussi sensible étonnent, de la part de la jeune réalisatrice. Car *Rae* (du prénom du personnage principal, campé par Anaïs Moreau), c'est le portrait d'une toute jeune femme qui, à la suite d'une énième bagarre conjugale terriblement violente et qui lui vaut

quelques ecchymoses, parvient à fuir dans un refuge pour femmes battues. Où elle fait la rencontre d'une joyeuse camarade (Isabelle De Hertogh, vue dans *Hasta la vista*)... pourtant elle aussi pleine de bleus à l'âme.

Le portrait de *Rae* souligne avec justesse la complexité de la situation : car la victime est ici un animal blessé, prêt à mordre qui veut l'aider... et à retourner le cas échéant vers son bourreau, qui sans cesse la harcèle. D'où vient ce sujet si grave, pour une jeune femme à l'aube de sa carrière ? «D'une réflexion, chez moi, nous explique Emmanuelle Nicot, autour d'une question que je trouve importante : comment se débrouiller avec le sentiment de ne plus se sentir personne ? Comment un être humain se protège par rapport à lui-même et par rapport à ce qui peut lui arriver ?»

L'une des très grandes forces du film repose sur la direction d'acteurs. «J'ai eu la bonne intuition au bon moment quand j'ai fait passer le casting. Dès que mes deux actrices ont commencé à jouer, je savais que c'étaient elles. On a très peu travaillé la direction d'acteurs, en fait. Par contre, on s'est vu beaucoup, avec les comédiennes, en parlant des intentions du scénario. Je leur ai dit : je vous ai choisies, je sais que c'est vous, et maintenant, incarnez mes personnages au mieux que vous pouvez.»

Le moins qu'on puisse dire est qu'elle a trouvé auprès de ses comédiennes une écoute plus que bienveillante. On suivra plus que jamais ses futurs projets. Ce sera d'abord un autre court. Avant, on le suppose, d'attaquer le premier long. ■